

# RICHESSSE ET EXPÉRIENCE

*Daniel Payot*

*Le 25 janvier 2014, Daniel Payot est invité à prendre la parole au TJP dans le cadre de la journée Conférences-débats – « De quoi sommes-nous riches ? » – co-organisée par l'association aPoGée Culture et le TJP autour de la question de l'évaluation et de sa légitimité. Parmi d'autres domaines d'activités de nos sociétés occidentales (milieux du soin, de l'éducation et de la recherche notamment), le monde de la culture est aujourd'hui soumis à ce que d'aucuns appellent la « machine évaluative ». Légitime dès qu'il s'agit de rendre des comptes dans un contexte démocratique, l'évaluation a tôt fait, une fois vidée de sa substance éthique et adossée à une pseudo-légitimité des chiffres, de se muer en un dispositif de contrôle normalisant. Artistes, acteurs culturels, institutions : tous sont tenus dans un savant jeu de comptes à rendre, un emboîtement de grilles d'évaluation qui indexent l'art à une dangereuse logique comptable à laquelle chacun, à son échelle, se sent contraint de répondre. Mais peut-on évaluer l'art ? Approchons-nous de sa richesse en multipliant les critères objectifs de son évaluation ? Ces questions ne peuvent faire l'économie d'un retour, plus philosophique qu'économique, sur la notion de « valeur ». Il s'agit de réinterroger le sens de la richesse, de recouvrer sous la dimension quantitative de son acception contemporaine le lieu où la richesse touche à l'existence, à ce qui dans notre expérience reste inappropriable. C'est à cette réflexion de fond que Daniel Payot nous convie ici.*

« Richesse » : le mot est parent, étymologiquement et historiquement, de celui de « roi » ou de celui de « règne » : il évoque une dimension de puissance, de pouvoir.

Dans l'histoire de tels mots, on peut relever une intéressante équivoque : le pouvoir, ce n'est pas toujours et ce n'est pas d'abord ce que l'on acquiert ou conquiert, c'est aussi ce que l'on reçoit (de droit divin, ou par lignage). Cette ambivalence pourrait être rapprochée de celle que manifeste le terme d'« élection » que nous comprenons d'abord comme un mode de désignation, de choix collectif, mais qui signifie aussi une préférence non motivée, avec une dimension d'arbitraire constitutive (« beaucoup d'appelés mais peu d'élus », « le peuple élu » – les élus, ici, le sont par l'effet d'un décret qui relève de la transcendance, qui n'est pas à l'échelle d'une législation humaine, *a fortiori* pas d'une procédure démocratique).

Dans cet ordre d'idées, le fait de la richesse peut renvoyer à deux horizons tout à fait différents. Dans l'usage le plus courant du terme, il renvoie au quantitatif et à l'avoir. La richesse est alors du côté de l'accumulation, du capital, c'est ce que l'on possède, et cette possession est mesurable, évaluable. Nous sommes dans le domaine de l'économie, ce qui signifie la loi (*nomos*) de la maison (*eikos*), ce qui régit l'espace domestique, ce qui appartient à un domaine privé, ce qui relève de la propriété et à ce titre peut être comptabilisé. L'univers ici désigné est celui du proche, du propre, du semblable. C'est pourquoi la notion de richesse a pu déborder de sa seule acception techniquement économique, ou plutôt a pu accompagner cette acception dans son élargissement à d'autres sphères ou domaines. L'économie est devenu un vaste réservoir de métaphores, depuis lequel les termes sont transportés dans d'autres champs. Et avec eux est transporté le présupposé selon lequel la richesse, dans quelque domaine qu'elle se trouve évoquée, est un bien

évaluable, parce que finalement quantifiable. On dit ainsi de quelque chose ou d'une décision ou action que cela « a du prix », possède de la « valeur », présente de l'« intérêt » et même dégage de la « plus-value » – et sans y penser, on suggère un domaine dans lequel tout cela pourrait être mesuré.

Sans doute cela est-il inévitable, sans doute cela a-t-il toujours été comme cela, même si les sociétés modernes capitalistes ont certainement amplifié et généralisé de tels glissements de sens, ou plutôt ont peu à peu englobé le sens, dans toutes ses directions et dans toutes ses acceptions, dans une logique qui, économique et marchande, vise à l'évaluation de tout ou à l'attribution à toute chose, quelle que soit sa nature, de la propriété d'être évaluable. On aurait ainsi un accroissement considérable et, à terme, total, de l'emprise d'un certain type de rationalité lié à une certaine compréhension de ce que signifie la richesse : rationalité globalisante, au service d'une extension à tous les phénomènes, y compris les plus abstraits, les plus intimes ou les plus symboliques, d'une détermination qui en fait des réalités quantifiables et donc évaluables.

Si cette évolution était vérifiée, cela aurait une conséquence problématique, que j'énoncerais de la manière suivante : l'hégémonie de la rationalité calculatrice et évaluatrice restreint, voire annule la différence, la distance, l'écart qui nous est peut-être par ailleurs nécessaire entre la raison ainsi comprise et ce qu'on pourrait appeler l'expérience. Dans ce mot d'expérience, je mettrais toutes les façons d'être, d'exister qui ont en commun de nous confronter non seulement à ce qui n'est pas nous-mêmes, à ce qui ne nous ressemble pas ou à ce que nous ne possédons pas, mais plus encore à ce qui se trouve infiniment hors de nous, à distance, à une distance telle que la relation que nous entretenons avec cela ne peut pas être de l'ordre de l'appropriation,

de la possession, de la capitalisation. Dans le mot « expérience », en effet, on peut entendre à la fois le *ex-* de « extériorité » et le *periri* latin qui a donné aussi *periculum*, le péril, le danger, mais aussi beaucoup de mots construits en grec autour du verbe *peirô*, traverser ou *peras*, la limite, et qui évoquent ainsi le périple, le passage, la traversée<sup>1</sup>. C'est en ce sens que Georges Bataille définissait l'expérience comme « voyage au bout du possible de l'homme<sup>2</sup> », et c'est en ce sens aussi que Maurice Blanchot, commentant Georges Bataille, écrit que « l'expérience intérieure est la réponse qui attend l'homme, lorsqu'il a décidé de n'être que question » – et il ajoute aussitôt : « Cette décision exprime l'impossibilité d'être satisfait. »<sup>3</sup> On devine là une opposition entre deux séries : d'un côté celle de la satisfaction, terme qui signifie le comblement, la satiété, l'« avoir assez » et qui est compatible avec le comptage, l'inventaire, le dénombrement, la statistique et donc aussi l'évaluation ; et de l'autre côté, il y aurait la question, une question qui n'a pas de réponse, qui ne se trouve pas réduite ou niée par une réponse parce que dans son statut de question elle *est* elle-même réponse. La question traverse, se confronte à des limites, porte au-delà de ce qu'elle peut s'appropriier, plus loin que le territoire plus ou moins domestique où l'on s'y retrouve et où l'on trouve de quoi satisfaire ses envies, ses besoins, ses désirs de réponse. La question en question ici est expérience, parce qu'elle est épreuve, pas forcément douloureuse, mais au sens d'une mise en danger, d'une façon d'accepter le risque inhérent au fait d'être confronté justement à ce qu'on ne peut pas saisir, s'approprier, à ce dont on ne peut être ou se rendre propriétaire. L'expérience serait en ce sens non économique, irréductible à la législation du domestique.

<sup>1</sup> Cf. Roger Munier, cité par Philippe Lacoue-Labarthe in *La poésie comme expérience*, Christian Bourgois, 1986, note 6, p. 30.

<sup>2</sup> Georges Bataille, *L'expérience intérieure*, Gallimard, 1943, 1954, TEL, 1979, p. 19.

<sup>3</sup> Maurice Blanchot, *Faux pas*, Paris, Gallimard, 1943, p. 47.

Peut-on parler d'une richesse d'expérience ? D'une richesse en ou de l'expérience ? Si on le fait, on se trouve dans une difficile ambiguïté. Car si nous laissons le mot « richesse » dans l'acception que nous en retenons jusqu'ici, parler de « richesse de l'expérience » pourrait vouloir dire que l'expérience elle-même tombe désormais dans l'empire de la rationalité organisatrice, calculatrice, évaluatrice – et que désormais même les traversées, les voyages, les aventures risquées que Bataille et Blanchot évoquaient sous ce terme sont devenus des produits calculables, des arguments de vente, des « valeurs » monnayables ou des sentiers de remise en forme bien balisés. Si nous voulons quand même garder l'expression – richesse d'expérience –, alors sans doute cela nous oblige-t-il à donner un autre sens à la notion même de « richesse », comme s'il était possible de la soustraire à l'emprise de l'économique et du capitalisable.

Une telle altération ou une telle distanciation du mot « richesse » est-elle possible ? Est-elle légitime ? A vrai dire, je n'en sais rien. Je constate que parfois ce mot est employé pour désigner tout autre chose qu'une transaction financière ou que l'évaluation d'un pouvoir d'achat, mais je ne sais pas si on l'emploie alors à propos, ou si l'on n'est pas encore victime de l'extraordinaire pouvoir de déplacement, de métaphorisation que l'économie a acquis et qui est d'une telle efficacité, que la question même de la langue que nous parlons est inévitablement posée. Il serait inutile de donner des exemples de ces déplacements qui font qu'aujourd'hui, sans y penser, nous importons dans le champ de nos expériences les plus subjectives, les plus relationnelles, les plus intimes, des termes qui initialement se trouvaient à leur place dans de tout autres champs. Nous ne « gérons » pas seulement nos portefeuilles, mais aussi des personnels et des situations délicates, nous ne « finalisons » pas que des transactions mais aussi des aventures, nous « achetons » des

voyages qui nous sont proposés comme des « produits ». Du coup, on peut avoir des doutes sur la signification réelle de ce que nous appelons, si nous le faisons, la richesse de nos expériences.

Est-ce une raison de renoncer à cette expression ? Je ne crois pas non plus. Je pense qu'il est bon de se risquer aussi dans les ambivalences, les ambiguïtés, les chausse-trappes ou les faux pas, et que le langage est aussi un terrain d'expérience, c'est-à-dire un domaine, jamais vraiment domestique, dans lequel il est encore possible de faire des rencontres inattendues, de se trouver soudain confronté à une extériorité inédite.

C'est pourquoi je terminerai sur deux hypothèses, ou sur une hypothèse et une référence, non pas bien sûr pour prétendre apporter une réponse aux questions que j'ai essayé de soulever jusqu'ici, mais pour tenter, selon les termes de Blanchot, de continuer à « décider de n'être que question ».

La première hypothèse, je l'exprimerai dans une formule qui paraîtra peut-être excessivement paradoxale. Je dirai : nous sommes riches de ce que nous *n'avons* pas, de ce qui est irréductible à l'avoir, à la possession, au pouvoir que nous avons de nous approprier. Ici, « richesse » nommerait tout autre chose qu'une accumulation, et au contraire un vide, une absence. Peut-être pas un manqué, car dans le manque il y a encore en creux la présence de ce que nous devrions avoir ou de ce que nous désirerions posséder. Non pas donc ce manque qu'est, au sens économique et social, la pauvreté, l'indigence, la précarité. Ce manque est incontestable, et le fait qu'il demeure montre aussi qu'on n'en a jamais fini avec l'économique, avec la richesse ou la privation de richesse au premier sens que je dégageais, celui du pouvoir d'achat, de la transaction et de l'accumulation. C'est pourquoi le deuxième sens que j'essaye maintenant de

suggérer n'est pas exclusif du premier, il ne désigne pas une alternative à l'hégémonie du capital. Il voudrait seulement ne pas y être réduit. Ce sens est-il vraiment légitime ? La richesse ne serait pas un manque, mais une faille, un espace non approprié, un lieu que personne ne posséderait, parce qu'il serait un lieu d'accueil – d'accueil de l'extériorité ou de l'altérité, c'est-à-dire de ce qui ne revient pas au même, de ce dont l'advenue est inestimable, non évaluable, ou en tout cas irréductible à l'estimation et à l'évaluation. La richesse serait un espace d'hospitalité – Jacques Derrida parlait d'une hospitalité « inconditionnelle », « pure » ou « infinie », d'un « accueil sans condition », d'une « visitation sans invitation<sup>4</sup> », et il définissait l'hospitalité comme « l'exposition à l'autre, en tant qu'il nous affecte ». Mais quand l'autre nous affecte *en tant qu'autre*, alors cette exposition ou cette expérience est imprévisible, incalculable ; cela pose évidemment la question – question éthique, interminable, que Derrida ouvre après et avec Levinas et d'autres – de savoir si cette expérience peut vraiment être pensée, et d'abord si une telle relation est possible ou s'il faut accepter, pour la mettre en œuvre, une part d'impossibilité qui motiverait la relation à l'autre comme autre et paradoxalement la rendrait possible.

La seconde hypothèse, je la trouve dans un écrit de Walter Benjamin qui s'intitule, et ce n'est pas un hasard, « Expérience et pauvreté<sup>5</sup> ». Benjamin l'a rédigé en 1933, ce qui, pour un auteur de langue allemande, juif et de gauche, n'est pas tout à fait anodin. De ce texte très dense, je ne retiendrai pour finir qu'une idée. La « thèse » du texte, c'est que « le cours de l'expérience a chuté », que l'époque contempo-

<sup>4</sup> Jacques Derrida, *De l'hospitalité : Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre*, Paris, Calmann-Lévy, 1997.

<sup>5</sup> Walter Benjamin, « Expérience et pauvreté », traduction de Pierre Rusch, in *Œuvres*, Gallimard, Folio essais, tome II, 2000, p. 364-372.

raine signifie la liquidation de ce qui s'était jusque-là transmis de génération en génération et qui s'était précisément maintenu dans une relative irréductibilité à l'emprise d'une rationalité technicienne et accumulatrice. Mais Benjamin ne s'en tient pas à un constat déprimé. Il essaye de dessiner le portrait de celui qui, dans ces temps de détresse et de danger extrême, dans cette époque déterminée par la pauvreté en expérience, tente malgré tout de maintenir une possibilité d'expression, d'affirmation, de vie commune. À quoi ressemble-t-il, ce personnage ? Il est totalement privé d'illusion sur son époque, mais en même temps, écrit Benjamin, il se caractérise par « une adhésion sans réserve à celle-ci ». Cette attitude, précise-t-il, est celle des artistes, des poètes, des écrivains, des constructeurs. Benjamin cite Bertold Brecht, Paul Klee, Adolf Loos, le Bauhaus, Le Corbusier, Paul Scheerbarth, André Gide. Qu'ont-ils en commun, tous ces gens-là ? Ils « repoussent l'image traditionnelle, noble, solennelle, d'un homme paré de toutes les offrandes sacrificatoires du passé, pour se tourner vers leur contemporain qui, dépouillé de ces oripeaux, crie comme un nouveau-né dans les langes sales de cette époque » – façon de dire qu'ils ont renoncé à toute richesse au sens quantitatif du terme, que l'acceptation en soit directement économique ou appliquée par métaphore à une image de l'homme et de sa grandeur. Pourtant, ils ne sont pas désespérés ; ils « aspirent à un environnement dans lequel ils puissent faire valoir leur pauvreté, extérieure et finalement aussi intérieure, à l'affirmer si clairement et si nettement qu'il en sorte quelque chose de décent ». Cette décence, elle commence par l'acceptation de ce que nous sommes ainsi devenus :

*Pauvres, voilà bien ce que nous sommes devenus.  
Pièce par pièce, nous avons dispersé l'héritage de l'humanité,*

*nous avons dû laisser ce trésor au mont de piété, souvent pour un centième de sa valeur, en échange de la piécette de l'actuel".  
À la porte se tient la crise économique, derrière elle une ombre,  
la guerre qui s'apprête.*

Que peuvent faire, alors, ceux qui ne sont ni bercés d'illusions de puissance, ni eux-mêmes réellement, c'est-à-dire financièrement ou économiquement puissants ?

- *Les autres doivent s'arranger comme ils peuvent, repartir sur un autre pied et avec peu de chose. Ceux-ci font cause commune avec les hommes qui ont pris à tâche d'explorer des possibilités radicalement nouvelles, fondées sur le discernement et le renoncement. Dans leurs bâtiments, leurs tableaux et leurs récits, l'humanité s'apprête à survivre, s'il le faut, à la disparition de la culture. Et, surtout, elle le fait en riant. Ce rire peut parfois sembler barbare. Admettons. Il n'empêche que l'individu peut de temps à autre donner un peu d'humanité à cette masse qui la lui rendra un jour avec usure.*

L'expérience est bien en un certain sens toujours l'expérience d'un impossible ; mais elle reste elle-même possible, et c'est ce que montrent ceux qui, artistes ou créateurs de leurs propres modes d'existence et d'accueil, indiquent des voies de survie. Cela passe, entre autres, par le rire, parce que rire, c'est aussi accepter, sans réserve et sans calcul, l'advenue de l'autre. De cette advenue seule nous sommes, vraiment, riches : d'elle seule dépend que, quelles que soient les situations et les éventuelles pénuries, nous soyons encore un peu capables d'expérience. Aucun individu, aucune institution ne peut se donner pour règle constante la « barbarie » dont parle Benjamin ni le « rire » qu'il préconise. Mais aucun et aucune ne peut renoncer à ce qu'ils signifient l'un et l'autre : le don d'« un peu d'humanité » sans lequel il n'y aurait plus rien à attendre en retour.